

L'ALGONQUINE

OU L'ÉVANGILE ET L'IDOLATRIE

Poème couronné par l'Université Laval

Son cœur ne connaît plus qu'un
seul mot : la vengeance.

OCTAVE CRÉMAZIE.

I

Le soir s'est abattu sur les forêts sauvages,
Convaincant de ses baisers les rocs de ses rivières,
Le fleuve va hâtant son pas de gâton,
Et la brise de juin, secouant la ramée,
Egrène dans l'azur, sur la vague embaumée,
Ses mille tremolons d'amour.

Lyre de liberté, de joie et d'espérance,
L'oiseau, près de son nid, dit sa folle romance,
Le cerf peureux vient boire au sein des gommiers,
La coupe du ciel de pourpre se colore,
L'air est chargé d'arôme, et le jour semble encore
Errer sur la cime des monts.

Là-bas, à l'horizon, comme une hostie immaculée,
L'astre pâle des nuits lentement se balance,
Dèverse tous ses feux sur la création,
Et chaque étoile ornant le dais des cieux ressemble
Au flambeau de l'autel—à l'heure où Satan tremble
En voyant l'Élévation.

II

Ici, dans le détour de la grève bruyante
Que vient tonner des flots la crinière ondoyante,
Sur un rocher énorme, au portique abord,
Est assis en silence un vieux prêtre au front chauve ;
Tout près, sous un buisson, qui lui sert d'une alcove,
Un enfant blond est là qui dort.

Pour aspirer, en paix, du soir la fraîche haleine,
Pour voir des oiseaux la troupe éolienne,
Pour regarder la lune allumer ses rayons,
Ils ont poussé tous deux la barque de la rive,
Et puis se sont laissés voguer à la dérive
Jusqu'au roc où nous les voyons.

Légerement penché sur celui qu'il adore,
Sur cette frêle fleur qu'un printemps vit éclore,
Le soldat du Christ a des éblouissements,
Un sourire toujours court sur sa lèvres pâle,
Et de son front, bruni par les baisers du hâle,
Jaillissent des rayonnements.

Enivré des parfums de l'illusion sainte,
Pour Jules endormi qu'un jour, près de l'enceinte
De son humble chapelle, il ramassa mourant,
Il fait mille projets, et dans l'avenir rose,
Il voit un jeune prêtre à sa sublime cause
Conquérir le sauvage errant.

Depuis longtemps il est là sur le roc—qui rêve...
Tout à coup, s'éveillant, le jeune enfant soulève
Sa blonde tête d'ange, et dit : " Père, j'ai peur !... "
Puis, refermant ses yeux, et faisant une moue,
Il se rendort, la main sous sa petite joue
Où tremble la perle d'un pleur.

III

Mais quelle est donc, là-bas, cette forme indécise
Qui s'avance en longeant le bord où le flot brise ?...
On dirait un ondin, un gnome, un farfadet...
Ses cheveux dénoués à la brise marine,
Une jeune indienne, une brune Algonquine,
Qui foule, sans bruit, le galeet.

Qu'elle est charmante à voir dans sa mise ingénue !
Laisant courir le vent sur son épaule nue,
Elle va, l'œil au guet, un mouquet à la main ;
Tout à coup, désertant le sable de la plage,
L'enfant de la nature à travers le feuillage
En secret se fraye un chemin.

Ainsi qu'une couleuvre, en rampant elle avance,
Son front semble couvrir un projet de vengeance ;
Un bruit de feuille, un rien la fait frémir souvent,
Un sourire amer crispe, à chaque instant, sa bouche,
Et puis, dans son regard sombre, éperdu, farouche,
Se lit tout un drame émuant.

Elle avance toujours, toujours elle s'approche
Du vieux et de l'enfant encore sur la roche,
Soudain elle s'arrête au pied d'un pin géant...
Aussitôt un éclair déchire les ténèbres,
Et les bois, ébranlés jusque dans leurs vertèbres,
Font entendre un long gémissement.

Au même instant le prêtre est frappé d'une balle :
Il tombe comme fait l'épi sous la rafale,
Et l'ange, réveillé, se jette, d'un seul bond,
Sur le pauvre mourant qui se tord et se roule,
Et la main sur son cœur d'où le sang à flot coule
Il couvre de baisers son front.

Prompte comme la renne ou comme la gazelle,
Bondissant un poignard dont la lame étincelle,
L'Algonquine est rendue aux pieds du moribond,
Et, repoussant l'enfant que l'amour rend sublime,
Elle parle, et sa voix que la dévotion anime,
Donne à l'enfant un frisson :

IV

" Enfin je t'ai trouvé, seul objet de ma haine,
" Je t'ai mis sous mon pied, vantage à face humaine,
" Toi qui me fis verser plus de pleurs que l'ormeau
" Laisse, en août, tomber de feuilles sur la mousse !...
" Tu meurs devant mes yeux : ta mort à voir m'est douce
" Comme est doux au regard un nid dans un rameau !

" Longtemps je t'ai cherché dans les forêts profondes,
" Je t'ai suivi de l'œil sur la nappe des ondes...
" J'avais perdu l'espoir de me venger de toi ;
" Mais, voyant ma douleur, et sachant mon audace,
" Les puissants manitous m'ont mis sur ta trace,
" Ont pris, ce soir, pitié de moi !

" Sans toi, j'aurais conté des jours sereins et roses !
" Jamais je n'aurais vu de images moroses,
" Estomper de mon ciel l'azur harmonieux,
" Je l'aimais ; il m'aimait avec idolâtrie !
" Il n'appartenait pas à ma tribu chérie,
" Mais il avait un cœur sincère et généreux !

" Oh ! que de fois, tous deux, montés sur nos raquettes,
" Nous avons poursuivi le daim dans ses cachettes,
" Nous nous sommes assis autour du même feu !
" Que de fois, aussi prompts que l'oiseau des tourmentes,
" Nous avons sillonné les vagues écumantes,
" Ridé le miroir du fleuve bien !

" Nous nous étions juré l'amour le plus fidèle !
" Ainsi que deux oiseaux se caressant de l'aile,
" Sans cesse nous cherchions à plaire, à nous charmer,
" Partout je le suivais sans repos et sans trêves...
" Mais toi, tu détruisais, un jour, tous nos beaux rêves,
" Tu brisas, d'un seul coup, deux cœurs faits pour s'aimer.

" Car ta religion—dont il craint la menace—
" Voulait, lui disais-tu, qu'un homme de sa race
" Vint à n'aimer toujours que la fille d'un blanc ;
" Car tu faisais un crime au doux " *Fleur de Verreine* "
" De m'épouser, moi qui déchirerais ma veine,
" Pour lui faire boire mon sang !

" Ah ! tout le mal qu'on fait porte des fruits sans nombre,
" Tu ne l'attendais pas que, m'approchant dans l'ombre,
" Je serais l'instrument du dieu de mes aïeux !
" Tu ne l'attendais pas, prêtre à la face pâle,
" Que je savais, ce soir ton dernier râle,
" Que de tes... tourments j'enivrais mes yeux !

" Pour rendre plus atroce encor ton agonie,
" Je pourrais, devant toi, de la vague infinie,
" Faire pour cet enfant un immense linéol...
" Mais, bien jeune, d'un gonflement blanc m'a retirée...
" A ta tribu je paie une dette sacrée...
" Et le fleuve te prendra seul !... "

V

Elle dit. Soulevant dans ses bras sa victime,
Elle veut la lancer dans le sein de l'abîme,
Qui pousse tout à coup un sourd mugissement...
Mais en tombant, le prêtre, empoignant l'indienne,
A saisi de la main la branche d'un vieux frêne
Qui penche sur l'escarpement.

Les voilà cramponnés à la branche qui ploie !
Ainsi que le serpent enlaçant une proie,
La fille des déserts enlace le vieillard ;
Mais comme brille mieux le feu qui va s'éteindre,
L'agonisant se sent plus nerveux pour étouffer
L'arbre planté par le hasard.

Et le fleuve montait comme une vaste trombe,
Et ses dots, déferlant sur le roc qui surplombe,
Déroulaient avec bruit leurs anneaux écumeux ;
Et la brise du soir, si suave naguère,
Avait changé son chant en un glas funéraire,
Avait rendu les bois furieux.

Lutte sinistre au sein de la nuit étoilée !
L'indienne aux abois, furieuse, échevelée,
Cherche à se cramponner au rameau frémissant...
De son côté, le prêtre, en vain dans son délire,
Veut se débarrasser du fardeau qui l'attire
Au précipice mugissant.

Ne pouvant plus longtemps voir dérouler ce drame,
Le petit chérubin s'est armé d'une rame,
Et sur le bord du gouffre il s'est précipité ;
Mais au lieu de frapper la Peau-Rouge éperdue,
Trop faible, il abat l'arme, un moment suspendue—
Sur le martyr ensanguanté.

Ainsi que le fruit mûr que fait tomber la verge,
Sous le coup d'aviron, du frêne de la berge,
Le vieux tombe entraînant la fille des pampas,
Et le flot courroucé, les couvrant de sa bave,
Les saisit tous les deux, comme il fait d'une épave,
Mais il ne les désunit plus.

Et bientôt dans les flots la lutte recommence ;
Et se voyant mourir, l'Algonquine en démenée
Mord, déchire le bras qui la retient sous l'eau ;
Mais—impuissants efforts et colère inutile—
Comme est pris dans un piège un farouche reptile,
Elle est prise dans un étau.

Soudain, à bout de force, elle s'est apaisée...
Un éclair aussitôt traverse sa pensée...
" Sauve-moi, lui dit-elle, et je jure aujourd'hui
" Qu'avant qu'il soit trois jours je me ferai chrétienne,
" Et que j'épouserai bientôt " *Fleur de Verreine* ",
" En me rendant digne de lui ! "

Alors, levant sur elle une main ruisselante,
Avec solennité, d'une voix grave et lente,
Le prêtre, l'œil tourné vers le ciel lumineux,
Lui dit : " Je te baptise, enfant, au nom du Père,
" Et du Fils... " Une vague aussitôt le fait taire
Et les engloûtent tous les deux.

Et l'enfant stupéfait, en voyant disparaître
Sous les plis du courant l'indienne et le prêtre,
Jette un cri d'horreur qui fait hurler les échos,
Puis, le regard perdu sur l'onde montonnante
Qui fait trembler les bords de sa vague tonnante,
Il se laisse choir dans les flots... "

La mer montait toujours comme une vaste trombe,
Et ses dots, déferlant sur le roc qui surplombe,
Déroulaient avec bruit ses anneaux écumeux ;
Et la brise du soir, si suave naguère,
Avait changé son chant en un glas funéraire,
Avait rendu les bois furieux.

VI

Le lendemain matin, un vieux missionnaire
Allant administrer un Huron centenaire,
Aperçut sur la plage, étendus au soleil,
Trois corps humains qu'avait jetés à la marée,
Et qui, bercés au bruit de la vague dorée,
Dormaient de l'éternel sommeil.

Creusant près du talus une fosse géante,
Il les coucha tous trois sous la voûte bergante
D'un pin majestueux leur chantant ses accords,
Et puis, roulant sur eux une pierre pesante,
Récita l'office des morts.

Et l'on dit que depuis, quand la nuit est limpide,
Le pêcheur qui s'en va, dans son canot rapide,
Déroule son filet au sein des flots dormants,
Entend comme les cris d'une voix éplorée,
Voit parmi les taillis et sur l'onde azurée
Courir deux fantômes charmants.

Et l'on dit que depuis, dans les soirs de novembre,
Les vieux conteurs du lieu, réunis dans la chambre,
Près du foyer jetant aux murs un fauve éclat,
Interrompent parfois, en tremblant, leurs légendes,
Pour écouter des voix qui chantent dans les landes
Dies iræ, dies illa... "

W. CHAPMAN.

LA SOUILLURE DES RIVIÈRES

Le *Graphic*, de New-York, rapporte que " la souillure des rivières est un problème qui fixe au plus haut degré l'attention des Anglais qui s'intéressent à la santé publique. La grandeur du mal est certainement très-alarmanche. Il n'est pas seulement causé par les égouts des villes, si mauvais qu'ils soient. Les rivières ont sur leurs bords des fabriques de toutes sortes, des fabriques de produits chimiques, de machines, des teintureries, qui toutes déversent dans les rivières leurs déchets empoisonnés. Et dans certains cas, la corruption de l'eau est si grande que, lorsqu'on en prend de la rivière, à Bradford, et qu'on l'approche d'une flamme, elle prend feu et brûle. Un homme étant tombé par hasard dans une rivière, et ayant avalé une gorgée d'eau, en est mort. Les émanations qui s'élèvent de la Clyde produisent des maladies dans le temps de l'été, et du Morsey sort une odeur insupportable. L'eau de la Bourne est jaune comme de l'ocre, et épaisse comme de la glu ; le cheval qui en boit périt. Toutes les rivières sont plus ou moins souillées de la même manière, et les poissons qui survivent dans quelques-uns des cours d'eau sont si malsains qu'ils sont impropres à l'alimentation, sinon dangereux. "

UN PÈLERINAGE

L'ÎLE-AUX-COUDRES

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Cap à la Branche.—Épisode de 1759.—Arrivée de la flotte anglaise.—Abandon de l'Île par les insulaires.—Séjour dans les bois.

I

Le bruit de la voiture d'Ulric Bouchard, qui arrive devant sa porte, interrompt ma rêverie. Nous entrons un instant pour saluer l'excellente famille Bouchard, qui ne nous laisse partir que sur la promesse de séjourner plus longtemps à notre retour.

Embarquez, monsieur le curé, embarquez messieurs ! nous crie Ulric, dans son langage de marin ; vous n'avez pas envie de faire le tour de l'Île à pied ? C'est une promenade qui n'a pas moins de cinq lieues. Le soleil est déjà haut, et nous avons plus d'une étape à faire.

—Pas si pressé, Ulric, lui dis-je. Nous préférons monter à pied la côte du Cap à la Branche : ça ménagera votre monture, et du reste, nous avons quelques histoires à conter qui se sont passées ici l'année du grand siège.

La grève qui, depuis l'Islette, monte du fleuve, en pente douce, s'élève, à cet endroit, en falaise escarpée. Elle décrit un angle obtus et s'avance dans la mer pour former le Cap à la Branche. Toute cette falaise est ombragée d'une variété d'essences forestières telles que le tremble, le pin, l'épinette, le sapin, le cèdre, le cornier, l'érable, le hêtre, le merisier, le bouleau, le coudrier, etc. Le feuillage de cette forêt, aux nuances variées à l'infini, illuminé par un beau soleil de septembre, contraste harmonieusement avec les teintes sombres des montagnes de la Baie et des Eboulements. L'eau du fleuve vient battre, à marée haute, le pied de la falaise.

Autrefois le chemin continuait le long de la grève, mais on l'a détourné depuis pour couper ce promontoire. Ce chemin suit la côte que nous gravissons en ce moment et longe au bord de l'escarpement jusqu'en bas de la Pointe de Roches, jusqu'à l'autre extrémité de l'Île.

En se penchant sur la cime du Cap à la Branche, on aperçoit, à travers les arbres qui croissent parmi les interstices des rochers, les troncs noueux de quelques vieux cèdres dont les rameaux inclinés s'étendent en parasol au-dessus de la plage. Ce nid d'aigle servit d'embuscade à deux miliciens en 1759, pendant l'occupation de l'Île-aux-Coudres par les Anglais. Le hardi coup de main que ces deux braves osèrent y tenter, est raconté avec orgueil par les insulaires.

II

Dès l'ouverture de la navigation de 1759, le gouverneur de la colonie, M. de Vaudreuil, avait expédié aux habitants l'ordre d'évacuer l'Île-aux-Coudres, et de se replier, avec toutes leurs familles, sur la Baie-Saint-Paul, avant l'arrivée de la flotte anglaise. Les hommes en état de porter les armes devaient se rallier aux miliciens du lieu ; tandis que les vieillards, les femmes et les enfants, emportant leurs objets les plus précieux, étaient chercher un refuge dans la profondeur des bois, sous la protection du curé de la Baie.

Une escouade composée, dit-on, de cent cinquante hommes et de cent sauvages Abénaquis, avec quelques pièces d'artillerie, sous le commandement des capitaines De Léry, de Niverville et Des Rivières, avait été détachée des troupes de Québec pour appuyer les miliciens de la Baie. Déjà quelques retranchements avaient été commencés et se poursuivaient avec activité. A l'abri de ces remparts, armés de pièces de canon, la petite troupe serait en état de repousser les tentatives de descente que l'ennemi pourrait y faire.

On distingue encore aujourd'hui les vestiges de ces fortifications que les habitants de la Baie appellent les *canons*.

Cependant l'ordre du marquis de Vaudreuil avait répandu la consternation dans toute l'Île-aux-Coudres. Abandonner leurs

foyers à la fureur d'un ennemi irrité et humilié de tant de défaites qu'on lui avait fait subir, c'était les vouer à l'incendie, au pillage et à la dévastation. S'éloigner des champs à peine ensemencés, c'était s'exposer à toutes les horreurs de la famine. On allait être condamné à vivre au fond des bois à la manière des sauvages, au milieu de privations sans nombre, et l'on ne pourrait plus veiller que des yeux et de très-loin sur ces chères habitations, dont l'habitude faisait une partie de l'existence. On s'imaginait déjà voir les tourbillons de flammes qui allaient bientôt dévorer toutes les maisons de l'Île. Une partie des bestiaux, des ustensiles et des objets nécessaires à la culture, qu'on ne pouvait songer à transporter, allait être laissée à l'abandon et détruite par l'Anglais.

Les femmes, les enfants en pleurs, ne pouvaient se résigner à partir. On espérait toujours voir arriver des ordres contraires et un renfort de troupes qui permettrait de tenir dans l'Île.

Cependant les jours s'écoulaient sans apporter aucun changement à la situation. On était arrivé au dernier jour de mai sans qu'aucune voile eut paru à l'horizon. Les vigies, placées en faction au bout d'en bas de l'Île, pour faire les signaux d'alarme, à l'approche de l'ennemi, commençaient à douter de son apparition. Les conjectures se multipliaient, se transmettaient d'un rivage à l'autre. Peut-être les Bastonnais avaient-ils renoncé à leurs plans d'attaque. Qui sait si la Providence ne s'était pas chargée elle-même de la délivrance en englobant dans la mer cette flotte formidable, comme Elle avait submergé auparavant la flotte de l'amiral Walker.

Les prières publiques redoublaient à la chapelle et n'étaient guère interrompues des familles. Tous les esprits étaient flottants entre le doute et l'espérance, lors qu'enfin la veille de l'Ascension, les vedettes signalèrent un gros vaisseau qui doublait le Cap-aux-Oies ; puis deux, puis trois, puis quatre, puis dix, puis enfin toute une flottille qui cinglait à toutes voiles par un fort vent de nord-est.

La consternation se peignit sur tous les visages. Cependant un espoir subsistait encore. N'était-ce pas la flotte française, annoncée depuis l'année précédente et qu'on attendait avec impatience ?

Toutes les lunettes étaient braquées sur les mats des navires pour distinguer s'ils portaient le pavillon blanc ou les couleurs britanniques.

La respiration était suspendue dans toutes les poitrines. Soudain une des sentinelles laisse tomber sa lunette d'approche. On lit sur sa figure la fatale vérité.

—C'est le pavillon anglais, s'écrie-t-il, vite, aux signaux !

C'était, en effet, comme on l'a appris plus tard, l'avant-garde de la flotte ennemie, commandée par l'amiral Durell.

III

La nouvelle se répand, comme l'éclair, d'un bout à l'autre de l'Île. Une panique s'empare de toutes les familles. On se précipite vers les canots, emportant les objets les plus indispensables. D'avance on avait eu le soin de faire disparaître tous les signes du culte catholique, les crucifix, les statues, les images, pour les soustraire aux profanations des hérétiques. Les vieillards, les malades encore capables de se tenir debout, se traînent à la suite de la foule. Ceux qui ne peuvent marcher sont transportés en toute hâte.

La scène de l'embarcation fut un spectacle de confusion, de cris, de pleurs, de lamentations indescriptibles, dont les anciens se rappelaient encore à la fin de leur vie, et dont ils ont transmis la tradition à la génération actuelle. En peu d'heures, le fleuve entre l'Île et la Baie, fut couvert de longues files de canots, de berges, de chaloupes qui faisaient force de rames pour gagner le rivage opposé.

L'Île était déserte quand le dernier vaisseau anglais eut fêlé ses voiles et enrapé ses ancres dans le havre de Jacques Cartier, surnommé depuis, le *monillage des Anglais*.

Sur chacun des navires, des matelots en